

Exils / créations

Communication dans la journée organisée
par le Rize Exils/créations
Villeurbanne, 2008

Abdellatif Chaouite

Rédacteur en Chef, Ecarts d'identité

Exils/créations. Au creux de ces termes¹ se profilent deux ombres (en *exil*) ou deux figures (en *relief*) majeures de la modernité : la figure de l'exilé, dans le sens étymologique du mot exil (sortie du lieu, quelle que soit les raisons de cette sortie) et la figure du créateur (dont l'expérience consiste également à sortir de ce qu'on pourrait appeler le lieu-commun). Ces deux figures ne sont évidemment pas de même nature ni forcément de même conjoncture, mais elles se répondent dans un « double jeu ».

Elles sont majeures parce qu'elles sont avant-gardistes dans l'horizon de la dérivation anthropologique généralisée, à la fois symbolique et réelle, qui s'opère dans les imaginaires comme dans les rapports aux lieux. Elles l'ont toujours été à vrai dire : voyager et créer ont toujours consisté en le gain du chemin de sa propre différence, de sa singularité telle qu'elle émerge de la rencontre avec l'altérité. Mais les forces tectoniques de la dérivation actuelle (les télétechnologies, l'accroissement des mobilités, les aspirations individuelles, etc.) font de toute personne et de tout lieu leurs objets et leurs sujets potentiels.

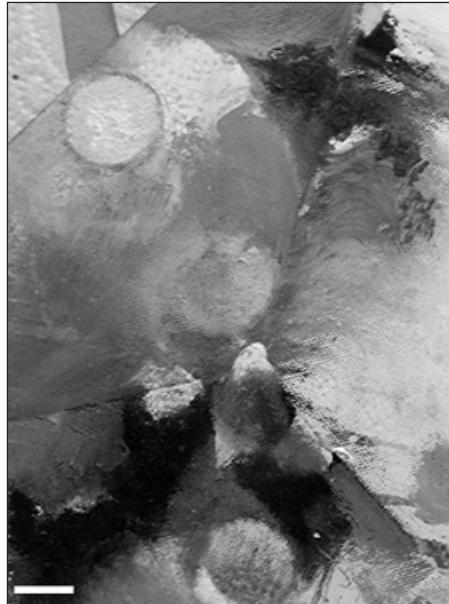
Objets, ils les subissent, avec une inégale force d'impact : douloureusement pour ceux dont l'humanité est volée et instrumentée par ces forces (bouleversement des moyens de production, assignations à résidence,

délocalisations, etc.) et qui se trouvent bridés dans leurs processus créatifs comme dans leurs désirs de voyager, opportunément au contraire pour ceux qui profitent de ces forces (libéralisation du marché, tourisme industriel, etc.) ou qui ont vendu leurs âmes à ces mêmes forces, sans autre quête que celle du profit. Sujets : ils s'en trouvent des deux côtés qui agissent et tentent parfois de transformer ces forces en moteurs d'un devenir plus humain, d'une nouvelle noce élargissant les possibles de chacun.

Agir cependant, dans ce contexte, nécessite une certaine mise à distance. Cette mise à distance signifie la mise en place d'une action qui combine deux visées : de résistance et de créativité ou, de résistance par la créativité². C'est en tentant de créer ce pourquoi ils résistent (un devenir moins assigné) que l'exilé et le créateur deviennent sujets de leurs actes. Ils le tentent chacun à sa manière, en nous montrant les chemins de ce devenir : ils forcent les frontières, déplacent nos imaginaires, indiquent les nécessités d'un nouveau droit, et témoignent ainsi pour nous de ce qui nous guette si nous laissons faire (ou si nous nous laissons faire) passivement par le déchaînement totalisant de ces forces, par leur puissance technobio-politique. L'exilé et le créateur, l'exilé comme créateur et le créateur comme exilé, sont des « guerriers de l'imaginaire » (pour reprendre l'expression de P. Chamoiseau) qui nous appellent à réinventer un nouvel art de

vivre social, culturel, politique³, etc. Ils nous appellent à devenir ce que nous sommes déjà en quelque sorte : des voyageurs, passagers dans ce monde. Mais à le *devenir*, c'est-à-dire à devenir des voyageurs qui peuvent « choisir » eux-mêmes les rives à atteindre ensemble, les rives d'une « mondialité » et d'une « diversité » (E. Glissant) qui donnent sens à ce monde, et non « subir » les rives imposées par les circuits et les flux à sens unique de la mondialisation et de l'homogénéisation marchande.

Voyager est donc l'autre mot de cette histoire (d'exils et de créations). Et c'est peut-être le mot qui désigne l'événement humainissant par excellence d'aujourd'hui, la nouvelle expérience du monde, la dérivation, non pas comme simple déplacement dans l'espace mais comme rencontre de l'autre et transformation par cette rencontre. Nous voyageons bien sûr aussi sans forcément nous déplacer. Les différents sons, images, mots, les différentes rencontres, les différents croisements mais aussi les différentes errances, les différentes violences, les différentes résistances aussi à ces violences, toutes les mini et grandes catastrophes (écologiques, économiques, politiques, humaines, etc.) qui arrivent de par le monde, ouvrent dans notre quotidien des voies de dérivations possibles qui nous interpellent et bouleversent les lignes frontières entre Moi et l'Autre, Ici et Ailleurs, Espace privé et Espace public, etc.



Le voyage est avant tout cette mise en interrogation contemporaine des imaginaires de nos autochtonies, de ce que nous appelons le « propre », par la confrontation avec ce qui arrive partout, comme le secret même de ce propre, ce qui peut *nous* arriver. Les sans-papiers, les sans abri, les sans-travail, les sans-terre, que nous croisons d'une manière ou d'une autre dans nos pérégrinations quotidiennes, ne sont jamais que les reflets de notre propre visage tel qu'il est exposé aux forces qui fabriquent partout les « sans » quelque chose. On peut toujours, bien sûr, par cynisme ou illusion ou dans un réflexe de panique, leur fermer les portes de nos imaginaires et de nos demeures et penser s'en protéger. On peut aussi « voyager avec ». J'emprunte ce mot à J. Derrida. « Voyager avec » écrit-il, c'est « comme si j'acceptais d'avance de partager l'instant de ma mort, voire une sépulture »⁴. Tout est dit dans ce *comme si* d'une certaine façon : de la façon dont le « voyage avec » engage, au-delà même de ce qu'on appelle l'engagement dans l'action, sur « une question de vie ou de mort », sur le partage

de l'ultime vérité, la vérité de ce voyage ultime, la mort dont la vie prend tout son sens. C'est de ce voyage ultime en quelque sorte que nous sommes toujours appelés à voyager ensemble dans le sens, un sens à créer, celui de notre expérience du monde, devenu « Tout-Monde ». C'est cela même que j'appelle l'événement humanisant

HORS DOSSIER

d'aujourd'hui. Il a lieu là où nous sommes, dans les lieux que nous habitons et que nous traversons quotidiennement, et le premier de ces lieux est d'abord la ville.

La ville : si on voyage, en prenant l'avion par exemple, de ville en ville (villes qui tendent d'ailleurs à se ressembler de plus dans leurs structures, sous l'effet probablement de la mondialisation de l'expertise architecturale et urbanistique), c'est que la ville est devenue le lieu même du voyage, « le creuset de toutes les errances »⁵, réelles et imaginaires. Le paradoxe de la ville actuelle est qu'elle déplace les autochtonies : c'est un territoire déterritorialisé, un hologramme du monde (quartiers asiatiques, africains, occidentaux, banlieues riches, banlieues pauvres, etc. selon les différents exils qui recréent la ville). Toutes les grandes villes se veulent ainsi « capitales » du monde et le sont assurément de plus en plus (les réseaux y veillent). Il y a une dérivation de la ville comme il y a une dérivation des continents.

Cette dérivation fait ainsi de la ville un gigantesque jeu de miroirs qui, sans cesse, défait et refait les processus d'identification en son sein. L'exil comme la créativité artistique y sont d'ailleurs aujourd'hui chantés - ils contribuent de ce fait à façonner son visage-capitale - autant que réprimés quand ils défigurent ce visage : c'est que la ville supporte de moins en moins cette autre forme de l'exil, l'exil social, la pauvreté. Elle les refoule sur ses marges. Un restaurant exotique luxueux a droit de cité au centre-ville, une famille pauvre, surtout immigrée, de surcroit « sans papiers » y est par contre indésirable, elle « squatte » la ville. Du coup, celle-ci (les politiques dites de la ville) la périphérise.

Cette périphérisation n'empêche pas la ville de chanter et d'esthétiser l'exil et le voyage, à travers festivals, biennales et

créativités urbaines. Au fond, la ville est devenue un immense chantier d'archives : de « patrimoines » et de nouveaux tatouages, de traces anciennes (*la vieille ville*) et de créativité de nouvelles traces à venir. Un chantier de conservation et de débordement : le lieu ouvert de devenirs et de dérivations singularisés où tout un chacun est en même temps tout autre. D'une certaine façon, on peut dire effectivement que l'exilé et le créateur (dans le sens artistique comme dans le sens social) en sont, positivement ou négativement, des figures emblématiques. Cette « emblématisation » crée cependant devoir à la ville, devoir d'enjoindre d'une autre manière ces trois catégories : exil, créativité, ville. Le Réseau des Villes-Refuges que le Parlement des écrivains a constitué pour donner asile aux créateurs forcés de s'exiler en donne l'exemple. Une manière de « reconquérir de nouveaux territoires libres, des zones franches où la création soit non seulement tolérée mais encouragée [...] Une arche ou un archipel de l'imaginaire »⁶ comme le décrit Christian Salmon, un des fondateurs de ce réseau. Il s'agit ici d'affirmer le droit à la liberté de créer, de penser et de s'exiler contre les pouvoirs et les forces de la censure et c'est la ville qui en est le lieu propice. Mais il s'agit aussi d'affirmer le droit à cette liberté pour tout un chacun, forcé de diverses manières à s'exiler ou désireux tout simplement de le faire. Un droit-devoir d'hospitalité contre toute forme de mépris et contre toute forme de domination, d'humiliation et d'éjection. La ville digne de ce nom est la ville qui, aujourd'hui, peut ajouter à ses armoiries, et comme traces de son devenir, ces deux clés : l'hospitalité et la création.

« Le voyage est une promesse, comme tout ce qui fait rêver à une révélation de soi, sinon à une certaine transfiguration. »⁷ Cet éloge du voyage en est plus qu'un : il appelle

à une libération de l'imaginaire, à une transfiguration, à une dérivation de soi selon les règles de l'art de la rencontre avec l'autre. Une promesse et une ivresse qui participent de l'élargissement des potentialités du social : plus on voyage, même constraint, et plus on donne à la relation la possibilité de se réaliser de manière franche, c'est-à-dire, avec une moindre illusion de l'identique et une plus grande possibilité de transfiguration dans l'échange avec le différent. La puissance créatrice de l'exil est dans cette possibilité : elle se moque des frontières érigées pour préserver des intégrités établies (des « identités nationales », des intérêts d'Etat, etc.) et ouvre sur la pluralité potentielle qui structure chaque sujet. Elle délie ce qui a été lié pour le relier autrement, avec les autres et à partir des autres. Dans l'entre-deux de cette « dialectique sans conciliation »⁸, dans cet inachevé du processus d'inter-subjectivation, une exploration des dérivations potentielles de *soi avec les autres* se vit. Du voyage, du voyage significatif qui réalise la rencontre, il n'y a à vrai dire pas vraiment de « retour simple » à un supposé point de départ ou à une origine. Il n'y a que des détours multiples, des allers-retours qui sont autant de nouvelles manières de renouer les relations avec soi, son lieu, les siens et les autres. L'exilé et le créateur le savent chacun à sa manière. Ils se cramponnent à leur voyage, quitte à en mourir, noyés par l'interdit d'accès aux moyens légaux du transport ou étouffés sous la contrainte des agents de l'Ordre qui voudrait les « obliger à quitter le territoire ». L'Ordre a horreur de l'ambigüité de l'exilé et du créateur : ce sont des désobéissants, des contre-ordres. Ils révèlent au monde sa vérité première : il est toujours plus que ce que les Ordres en font, il est une création continue justement, ouverte sur l'inconnu qui garantit la liberté de l'homme. Cette vérité est pure fantasmagorie au regard de l'Ordre mais elle a toujours constitué le *nombre imaginaire* ou

le nombre complexe de la ville, le nombre qui la fait dériver depuis toujours vers son destin : une ville-monde ■

1. Thématique de la troisième édition des rencontres *Villes, voyages, voyageurs*, tenue en octobre 2008, au Rize, à Villeurbanne. Cf. *Exils/créations, quels voyages ? Actes de la rencontre* (2009), Paris, L'Harmattan.
2. Ecarts d'identité n° 112, vol. I, 2008, *Résister/exister*.
3. A. Chaouite (2007), *L'interculturel comme art de vivre*, Paris, L'Harmattan.
4. J. Derrida (1999), *La contre-allée*, par Catherine Malabou et Jacques Derrida, La Quinzaine littéraire. Louis Vuitton.
5. A. Hammouche (1998), « Le migrant et l'artiste comme figures de la modernité », *Migration, exil, création*, in Ecarts d'identité n° 86, sept. 1998.
6. Ch. Salmon (2000), « Le Parlement d'"un peuple qui manque" », AUTODAFE n° 1.
7. A. Khatibi (1987), *Figures de l'étranger dans la littérature française*, Paris, Denoël.
8. M. Maffesoli (1997), *Du nomadisme*, Paris, Le livre de poche.